

Les nuits irascibles

Pascale Hermann

Numéro 11, hiver 2006–2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hermann, P. (2006). Les nuits irascibles. *Contre-jour*, (11), 99–106.

Les nuits irascibles

Pascale Hermann

AB IRATO

Écoute le jour qui tombe ma colère, apaise-toi.
Vois.

La fraîcheur coule ses ponts de brume entre les monts sombres
de la route qui conduit à Yongcheong.
Les jaunes des blés coupés reluisent sur les basses plaines, qu'une
vieille, trapue, piétine,
Une épaisse fumée de lait serpente de la cheminée d'un hanok.
Là.

Souviens-toi, derrière tes yeux de briques, ma colère,
Du pays des marins et de la mer blanche au sud,
Ecoute.

La langue lourde du Gyeongsangnam-do marchande les anguilles,
Les pieuvres mauves ruissellent sur les bras nus des pêcheurs,
Et, le mutilé, jambes coupées, pousse sa sébile,
sur un chariot de bois, à la musique déraillée.
Sur le pavé, ses mains frôlent l'araignée de mer, le thon éventré,
le cochon décapité, yeux ouverts.
Goûte.

Au port-métropole, ma colère, sens.
L'algue séchée, les cives, leur aigreur,
Porte de Shanghai, où les prostituées russes, si blanches,
tonnent des vapeurs bleues de froid, rances
de soju, de curry, de rires aux abois, à l'heure
pâle, transparente qui s'éteint.

Les marchandes de nouilles s'éloignent.
Devant Nampo-dong, le mendiant pose ses cartons noirs,
Quelques racines de gingembre,
à vendre, jusqu'au matin.

Un soir encore, ma colère, dans cet océan de lumière glacée.
La tristesse architecturale, la pauvreté des hommes broyés,
La fatigue sépulcrale des mandarins qui se taisent.
Un soir, encore.

VERS SHIMONOSEKI

La route de la mer, au sud, creuse en trombe,
Sur un ravin de rails serti d'immeubles, d'ombres
claires, un long sillon,
Jusqu'à Shimonoseki.

Là, sur un quai noir de lumière tremblent au lointain,
Le vent glacial, la Péninsule et Pusan.

À Kobe, au-dessus des bâtisses, plissent
Puis tombent dans l'océan,
Albatros lents, aux ailes coupées, au bec lisse,
les grues portuaires.
Elles côtoient les puits d'usine raidis dans l'air,
Leur souffle vacille, s'étend, indique Shimonoseki.

Maintenant.

Un soleil de chaux se couche sur la terre du Japon,
Fumante de nuages et d'écume, langue rouge,
qui se glisse dans le rectangle des champs de neige,
aux arbustes glabres et ocre, d'un rose infini.

Les vieux de Sijo s'endorment-ils,
toujours, à cette heure noire,
accrochés aux panneaux pornos qui glanent
les touristes d'un soir ?
Les sonnettes des bicyclettes tintent au sanctuaire de Heian,
où tremblent d'un remugle lent, les encensoirs,
les bois craquants des temples parfumés.

Au parc impérial, morne, lapidaire,
flotte une fumée de corbeaux calcinés
sur le silence de la clarté lunaire,
et le froid.

Il est tard à Shimonoseki,
Deux hommes s'inclinent devant le Kampu qui appareille.
Des bouffées d'un air de glace montent de l'océan qui sommeille,
Demain, les Oryuk Islets, la Péninsule et Pusan

LA BLANCHISSEUSE DE PUSAN

Monte l'escalier Bandal à Jungangdong,

Les anguilles s'emmêlent dans l'aquarium triste du bunsik
Où des hommes édentés fument et mâchent du bœuf bouilli,
dans le vacarme gris, gras d'un téléviseur cuit.

L'aïeule te regardera, souriant fielleusement. Cache-toi.
Près du camion plat : les femmes soulèvent les pattes aux abois
des araignées de mer grosses et rondes comme la tête des rois,
des empereurs, des tumuli au royaume de Silla.

Au lointain, l'odeur des égouts tombe dans la baie de Suyeong.
Une tuyère agite dans l'air asthmatique,
des vapeurs de cendre, de pâte de piments, mécanique.
L'eau des machines à laver suinte sur le ciment insipide
et sous le lit crasseux aux draps d'or brodés et sous la chaise vide
de la blanchisseuse de Pusan.

Debout, frottant, tapant, visage terne, doigts bleus, âge blanc,
elle t'attend.

Alors, je sommeillerai dans une courette brune,
près du sorbier, dais aux dahlias parfumés l'été,
déchiffrant le vol des pies, comme de vieilles runes,
humant l'odeur de la neige au nord de l'empire éclaté.

RÊVES MORTS

Sous la tenture d'organdi rouge
Un fauteuil à bascule bouge.
Cimeterres, pistolets d'arçon, barillets luisent
Derrière la vitrine grise
D'une bibliothèque d'acajou.
Au mur, un couteil orangé, les larmes pâles
D'une vieille, trépassée, ancestrale
Allègent encore la douceur du soir,
L'arôme du lait, le miel du cigare,
La quiétude amère des années en allées.

Les bois se répondent et craquent
Dans le silence pendulaire que traquent
L'épais plumeau, la main créole
Le chant lourd perlé de tôle,
De moiteur, de larmes et de cris.
Là, le piano-forte luit
Nostalgique, des soirées charmantes,
Aux lampions couronnés par tes amantes.

Déjà, le soir tombe sur la douleur, les alizés.

Loin, par la fenêtre, des Indiens à genoux,
Des meutes de chiens maigres,
De cochons sauvages, noirs, aigres
Déterrèrent les rats raidis de la grève, à la rivière.
Là, l'enfant bouscule la madone en prière
Il est sale, il est méchant, il n'a pas dix ans.

Sous la tenture d'organdi rouge
Un fauteuil à bascule bouge.

AU BOUT DU JOUR

Le jour rouge rôdait autour de la vieille
Du bush. Ses yeux blancs sentaient l'eau, l'huile lourde, la chaleur des latrines grasses,
Tremblantes sous le néon vert qu'étouffe la route, plaie plate au désert ;
Lisse, longue, lente dans la nuit amère
Souffle vers Uluru.

Avec les chiens maigres, elle dispute les restes d'un après-midi de bus, lasse
Du Rêve des pierres.
Au loin, l'homme au caddie, brûlé, pousse l'eau, imbu
De ces années de veille,
Blanches, — ardentes
Et de marche vers Uluru.

Le dingo jaune, Namarluk, furtif, flaire l'épicerie de tôle
L'alcool vidé, les hommes saoulés et les barreaux de fer.
La Croix du sud, môle
Triste, tremble sur son erre,
Promène un feutre brisé voltigeant,
Se figeant, loin de la route
Vers Uluru.

La nuit est tombée.

Faméliques, les ombres frôlent,
Le Next stop café,
Seule lumière au désert noir,
Qui, encore, érode,

La montagne profanée.



Danut Zbarcea